

Paula Ringer | Chair de plastoc

J'ai passé la journée assise dans mon fauteuil. L'autre jour, elle m'a laissée devant la maison sans mes vêtements, le chien m'a léché les jambes, on m'a donné des coups de pied. Elle me change souvent de tenues, regarde mon corps et ne comprend pas pourquoi je ne ressemble pas aux femmes qu'elles voient dans la rue. Elle n'a pas encore compris que je suis la femme avec un grand « F ».

J'aime lorsqu'elle me rapproche de Lui. Je sais que nous avons l'air heureux ensemble, que nos visages sont rayonnants. Nous sommes faits de pigments manufacturés, la tête pleine de cartes postales. Lui seul pouvait apprécier ma beauté : ma chevelure lisse et régulière, mes lèvres sucre-roses, mes grands yeux plastico-lumineux. Je vois dans ses yeux qu'il aimerait me tenir fermement, me chevaucher comme une brute.

Je suis une *material girl* qui ne s'anime que lorsqu'il s'approche de moi. Il a quelque chose de plus que les autres, mon *Mister Right* au *cold hard cash*. Je n'ai toujours pas oublié la fois où nos corps se sont frôlés et enchâssés. La contorsion de nos bras, de nos jambes, ces adjonctions successives en chlorure de polyvinyle, l'amuse. Elle découvre ce qui est absent sous nos ventres lisses et vides.

Elle ne sait pas toujours comment me vêtir pour que je lui plaise, le scratch de ma robe à fleurs préférée est légèrement usé. Elle sait qu'il ne m'en voudra pas. Mon visage en polymères resplendit lorsqu'elle m'apporte de nouveaux ensembles, lorsqu'elle me souffle à l'oreille « tu es une sirène » et qu'elle me montre mon reflet dans le miroir.

Pour elle, je *suis* une sorte d'infini substantiel : danseuse, patineuse, amoureuse, styliste, conductrice de camping-car... Je peux avoir des enfants sans avoir à les porter dans mon ventre, sans qu'il s'arrondisse comme une orange. Je peux avoir une petite

sœur et faire semblant de me disputer avec elle. Je peux être un miroir à plaisirs. J'aimerais être la seule, j'aimerais être sa préférée, mais il y en a d'autres. Je dois m'y faire. Les autres me ressemblent, bien évidemment, malgré quelques nuances, mais elle revient toujours vers moi parce que mes doigts sont abîmés et griffés, en souvenir d'une journée qu'elle a déjà oubliée.

Ce n'est pas avec moi qu'elle apprendra à être une mère. Elle me laissera à nouveau devant la maison, le chien me léchera les jambes, on me donnera des coups de pied. C'est avec cette autre chair de silicone qu'elle apprendra à bercer, à biberonner, à consoler. Elle apprendra ce qu'elle devra faire dans la chambre d'enfant. Ces gestes lui seront familiers lorsqu'elle devra vraiment consoler. Ce ne sera pas un déjà-vu. Elle l'aura déjà fait avant. Le mime aura eu une tournure véridique. Les pleurs et les cris qui retentiront dans ses oreilles marcheront d'abord avec des piles et puis viendra le petit visage submergé de liquide lacrymal et de bave.

Moi, avec ma chair de plastoc, je lui apprends à plaire, et l'autre chair de silicone lui apprend à faire les bons gestes dans la chambre d'enfant. Je ne sais pas à quoi elle pense vraiment, si elle se pose des questions, elle ne me dit rien. Je me demande parfois s'il existe une langue et même d'autres langues. Je me pose la question à mes heures perdues, lorsque mon regard se perd dans le vide. Et puis, j'oublie. Je n'ai pas besoin d'une langue, je fais corps avec les objets. Je n'existe que pour être une chair de plastoc.